Langue(s) et utopie – I : Remarques générales

Nicole Guilleux

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1395>

DOI : 10.4000/kentron.1395

ISSN : 2264-1459

Éditeur

Presses universitaires de Caen

Édition imprimée

Date de publication : 31 décembre 2010

Pagination : 119-146

ISBN : 978-2-84133-369-1

ISSN : 0765-0590

Référence électronique

Nicole Guilleux, « Langue(s) et utopie – I : Remarques générales », *Kentron* [En ligne], 26 | 2010, mis en ligne le 06 mars 2018, consulté le 17 novembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/kentron/1395> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/kentron.1395>

Kentron is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-NoDerivatives 3.0 International License.

LANGUE(S) ET UTOPIE

I : REMARQUES GÉNÉRALES¹

Comme l'affirme à juste titre Claude Lévi-Strauss dans *Tristes tropiques*, « qui dit homme dit langage, et qui dit langage dit société ». Il va de soi par conséquent, pour qui étudie ces extensions du monde réel que sont les fictions utopiques, de se pencher sur les langues pratiquées dans ces sociétés imaginaires. Il est également légitime de soutenir, avec Marina Yaguello, que « l'utopie [...] inclut au sens large dans la littérature ce qu'on pourrait appeler l'*u-chronie*, le temps qui n'existe pas, [et qu'] au sein de cette dualité vient s'insérer l'*u-glossie*, la langue qui n'existe pas »². Et comme, en outre, la réflexion utopique est intimement liée à l'histoire des sociétés où elle s'élabore, on ne sera pas surpris de constater que les rapports entre les langues et l'utopie épousent les préoccupations des temps où elles viennent au jour, « ce qui explique l'antériorité des thèmes de la Lune, des Antipodes, du centre de la Terre, des Terres Australes, par exemple, sur le thème martien ou galactique »³. Cependant, le champ des langues construites, par opposition à celui des langues naturelles, ne se limite pas aux fictions utopiques. On verra que leur domaine excède la littérature proprement dite, englobant toutes sortes de créations, conscientes ou inconscientes, religieuses ou non, écrites, orales, voire gestuelles, qui ont vocation, assez souvent aussi, à être universelles. Enfin, il arrive également que des démarches volontaires à l'échelon politique introduisent une dimension utopique dans les langues naturelles et que, au sein des œuvres littéraires, dans ou hors de l'utopie, les langues imaginaires puissent faire l'objet de réflexions métalinguistiques⁴.

-
1. C'est un plaisir pour moi de remercier ici les auditeurs du séminaire, pour leurs questions ou leurs suggestions, et j'ai une pensée toute particulière pour François Jouan, qui m'avait fait la gentillesse de venir écouter ma conférence. Je reste naturellement seule comptable des erreurs qui pourraient subsister dans ces pages et des positions prises ici.
 2. Yaguello 1984, 24.
 3. Yaguello 1984, 26.
 4. Les présentes remarques ayant été conçues comme le premier volet d'une enquête se prolongeant dans le monde antique, on admettra, je l'espère, qu'elles ne soient pas aussi approfondies qu'on aurait pu le souhaiter.

Le sujet, qui a une extension tentaculaire, a suscité une bibliographie extrêmement abondante, où je distingue de manière liminaire trois ouvrages assez récents, différents dans leur objet, mais très utiles à qui s'intéresse à la question des langues imaginaires. C'est qu'ils font un point circonscrit en la matière : ils fournissent d'abondantes indications bibliographiques et donnent accès à des sources primaires sous forme d'extraits plus ou moins étendus ou en renvoyant à des sites en ligne. Il s'agit d'abord du *Dictionnaire des langues imaginaires* de Paolo Albani et Berlinghiero Buonarroti⁵, dont le vaste projet s'attache aux aspects suivants : « langues universelles, philosophiques, religieuses, langues artistico-littéraires, langues dans la science-fiction, dans la bande dessinée, langage des enfants, des aliénés, des médiums, des animaux, alphabets fantastiques, magiques, musicaux, écritures secrètes, peinture-mot »⁶. Je me suis appuyée tout autant sur les deux ouvrages de la linguiste Marina Yaguello, *Les fous du langage* et *Les langues imaginaires*⁷. À ces trois études fondamentales, je renvoie le lecteur curieux d'en savoir plus.

Quand l'utopie rencontre le langage : les langues construites

Les *langues imaginaires* ou, mieux, les *langues construites*, constituent un vaste ensemble au sein duquel se situent les langues des fictions utopiques. On les distingue des *langues naturelles*, qui se définissent par les traits suivants : une création spontanée, une origine non déterminable, et une transmission, à l'intérieur d'un même groupe social, aux nouveaux locuteurs par leurs parents ou ceux qui en tiennent lieu. Les *langues construites*, quant à elles, se répartissent en deux groupes, selon que leur création résulte d'une opération *consciente* ou *inconsciente*.

Langues construites de manière consciente

Au nombre des créations conscientes – à excepter les *langues imaginaires* attestées dans les fictions, qui seront examinées plus loin en détail⁸ –, on recense les *jargons* et *argots*, langues de communication à *visée cryptique*, que des groupes sociaux restreints élaborent, initialement du moins, pour leur usage exclusif. Ces formes

5. DLI.

6. Mention figurant sur la jaquette du volume et enregistrée dans la notice du catalogue général de la Bibliothèque nationale de France (<http://catalogue.bnf.fr/>).

7. Respectivement, Yaguello 1984 et Yaguello 2006 – le second ouvrage constituant une version largement remaniée et augmentée du premier.

8. Ce parti pris, qui a l'avantage de la clarté dans un exposé centré sur les fictions utopiques, comporte l'inconvénient, entre autres, de disjoindre des productions qui ont de nombreux points communs, comme les glossolalies religieuses et les créations littéraires traduisant ou mimant un délire. Pour une présentation de cette problématique particulière, voir *Les glossolalies, passim*.

linguistiques résultent de la transformation, limitée au lexique, de langues naturelles qui leur servent de base et que ces *jargons* ou *argots* ont pour but de doubler.

À l'opposé, on trouve des *langues de communication internationales*, au premier rang desquelles se trouvent les *pidgins* et les *sabirs*, langues *hybrides* issues, le plus souvent dans le cadre d'échanges commerciaux, d'un « bricolage »⁹ entre différentes langues naturelles, dont le résultat est approximatif et plus ou moins stable. Un autre type de langues de communication est constitué par les *langues universelles artificielles* (appelées aussi *langues internationales auxiliaires* ou encore *interlangues*¹⁰), que des individus isolés créent de toutes pièces : ainsi, pour ne citer que deux des plus connues, l'*espéranto* et le *volapük*, qui furent mises au point respectivement par Lejser Ludwik Zamenhof et Johann Martin Schleyer¹¹. On notera que ces langues universelles, dont le développement, à mon avis, est d'autant plus foisonnant que leur objectif est inaccessible, occupent une place symétrique à celle de la *langue adamique*, langue des origines, unique et universelle, que l'humanité aurait irrémédiablement perdue avec la *confusio linguarum* consécutive à la construction de la Tour de Babel¹². Ce mythe de la langue primitive est corrélé, entre autres, à la recherche de ses survivances (dont les innombrables candidats vont du sanscrit à l'hébreu en passant par le grec, le latin ou le turc, voire le gaélique¹³!), à la xénoglossie et au « parler en langues ». Il a aussi partie liée avec la coïncidence des *topos* paradisiaque et utopique. C'est au même mythe qu'on rattache également la question de la *langue philosophique*, au sujet de laquelle on pourra lire la réponse de Descartes au père Mersenne du 20 novembre 1629¹⁴ et se reporter à l'ouvrage d'Umberto Eco, *La recherche de la langue parfaite*¹⁵.

Si tous les cas de figure précédents reposent sur une appréhension des langues dans leur dimension fondamentalement orale, tel n'est pas le cas des *pasigraphies*. Ces systèmes conventionnels de signes exclusivement graphiques ont une visée universelle, afin de permettre la communication entre des locuteurs de langues différentes. Ils reposent le plus souvent sur la numérotation des lexèmes, des affixes flexionnels et des suffixes – ce sont alors des *pasigraphies numériques* –, mais aussi

9. Je reprends la notion à Calvet 2002, 17.

10. Pour des précisions terminologiques et bibliographiques, voir *DLI*, s.v. « Artificielle, langue ».

11. Pour le portrait type du créateur de langues universelles, voir Yaguello 1984, 33-41 (chapitre « Le rêveur rêvant. Portrait-robot du logophile »). Pour un classement raisonné de ces langues artificielles et des traductions variées du *Notre Père*, voir aussi Yaguello 1984, 235-240, et Yaguello 2006, 41-52.

12. *Gen.* 11, 1-11. Voir également Yaguello 2006, 32-39. On peut cependant objecter à la « malédiction de Babel » et penser la diversité des langues comme une richesse : sur cette option, voir en dernier lieu Petrosino 2010.

13. Eco 2002, 144 sq. Merci à Corinne Jouanno pour cette référence.

14. Cf. Descartes (Adam & Tannery 1996), 76-82 ; 572 sq.

15. Eco 1994.

sur la classification logique des idées, dans le cas des pasigraphies *philosophiques*, tous systèmes qui prirent naissance dans l'Europe du XVII^e siècle. Le texte ainsi chiffré devient compréhensible dans n'importe quelle langue, pour peu qu'on l'ait dotée d'un dictionnaire adapté. Des pasigraphies découlent parfois des *pasilalies*, qui en sont l'éventuelle contrepartie orale, toujours seconde dans le processus de création. Enfin, il existe une dernière variante à ces essais de substituer aux langues humaines des systèmes de communication universels se voulant univoques. Ce sont les langues gestuelles : on les dit très anciennes et on leur prête une nature iconique qui expliquerait leur efficacité. Dans la pratique, elles sont loin d'être toujours indépendantes des langues parlées : c'est ainsi que l'on dénombre par le monde plus d'une centaine de *langues des signes* créées à l'intention des personnes atteintes de surdité, chacune de ces langues étant étroitement dépendante d'une langue naturelle particulière. Ces langues gestuelles, qui ont fait partie des préoccupations des philosophes depuis l'Antiquité, ont connu un regain d'intérêt au XVII^e siècle avec, notamment, les ouvrages de Giovanni Bonifacio et, surtout, de John Bulwer¹⁶.

Langues construites de manière non consciente

À côté des *langues construites* consciemment, on en trouve d'autres qui le sont *de manière non consciente*, et que l'on distingue, selon qu'elles apparaissent dans un contexte religieux ou profane.

Langues construites religieuses

Les exemples les plus anciens sont attestés dans le domaine religieux. Il s'agit moins de l'expression « inspirée » des prophètes bibliques – car il n'est pas expliqué comment, concrètement, Dieu communique avec eux – que du « parler angélique » des échanges entre Dieu ou ses messagers et les hommes, dans la tradition chrétienne canonique ou apocryphe¹⁷. À ce propos, on évoque généralement aussi la glossolalie ou « parler en langues » (*tò laleîn glôssais*) des Apôtres et des premiers Chrétiens. Il convient cependant, à la suite de Paul, de distinguer l'inspiration divine de type prophétique, laquelle est tournée vers l'évangélisation, du « parler en langues » *stricto sensu*, qui consiste à manier, non seulement la langue des hommes, mais aussi la « langue de Dieu » (ou « des anges ») et qui permet au chrétien de progresser dans la connaissance de Dieu :

16. Bonifacio 1616 et Bulwer 1644.

17. Dans ce dernier domaine, voir la discussion, à propos du *Testament de Job*, de Gorea 2007, 121 sq., référence que je dois à l'amabilité de Corinne Jouanno.

Ὁ γὰρ λαλῶν γλώσση οὐκ ἀνθρώποις λαλεῖ ἀλλὰ θεῷ, οὐδεὶς γὰρ ἀκούει, πνεύματι δὲ λαλεῖ μυστήρια· ὁ δὲ προφητεύων ἀνθρώποις λαλεῖ οἰκοδομὴν καὶ παράκλησιν καὶ παραμυθίαν. Ὁ λαλῶν γλώσση ἑαυτὸν οἰκοδομεῖ· ὁ δὲ προφητεύων ἐκκλησίαν οἰκοδομεῖ.

« En effet, celui qui *parle en langue* ne parle pas aux hommes, mais à Dieu. Personne ne le comprend et, sous l'inspiration, il *énonce des paroles mystérieuses*. En revanche, celui qui *prophétise* parle aux hommes : il édifie ; il exhorte, il encourage. Celui qui parle en langue s'édifie lui-même, tandis que celui qui prophétise édifie l'assemblée ». ¹⁸

À cela s'ajoute le phénomène miraculeux de la Pentecôte, qui est d'un autre ordre, comme le montre le passage bien connu des *Actes des Apôtres* décrivant la descente soudaine de l'Esprit-Saint sur les Apôtres, sous la forme de langues de feu. Ces Galiléens, qui parlent ordinairement l'araméen, reçoivent alors un don miraculeux :

Ἦρξαντο λαλεῖν ἑτέραις γλώσσαις καθὼς τὸ πνεῦμα ἐδίδου ἀποφθέγγεσθαι αὐτοῖς. Ἦσαν δὲ ἐν Ἱερουσαλὴμ κατοικοῦντες Ἰουδαῖοι, ἄνδρες εὐλαβεῖς ἀπὸ παντὸς ἔθνους τῶν ὑπὸ τὸν οὐρανόν· γενομένης δὲ τῆς φωνῆς ταύτης συνῆλθεν τὸ πλῆθος καὶ συνεχύθη, ὅτι ἤκουον εἰς ἕκαστος τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ λαλούντων αὐτῶν. Ἐξίσταντο δὲ καὶ ἐθαύμαζον λέγοντες, Οὐχ ἰδοὺ ἅπαντες οὗτοί εἰσιν οἱ λαλοῦντες Γαλιλαῖοι; Καὶ πῶς ἡμεῖς ἀκούομεν ἕκαστος τῇ ἰδίᾳ διαλέκτῳ ἡμῶν ἐν ᾗ ἐγεννήθημεν; Πάρθοι καὶ Μῆδοι καὶ Ἑλαμίται, καὶ οἱ κατοικοῦντες τὴν Μεσοποταμίαν, Ἰουδαίαν τε καὶ Καππαδοκίαν, Πόντον καὶ τὴν Ἀσίαν, Φρυγίαν τε καὶ Παμφυλίαν, Αἴγυπτον καὶ τὰ μέρη τῆς Λιβύης τῆς κατὰ Κυρήνην, καὶ οἱ ἐπιδημοῦντες Ῥωμαῖοι, Ἰουδαῖοι τε καὶ προσήλυτοι, Κρήτες καὶ Ἀραβες, ἀκούομεν λαλούντων αὐτῶν ταῖς ἡμετέραις γλώσσαις τὰ μεγαλεῖα τοῦ θεοῦ.

Ils se mirent à parler en *d'autres langues* [que la leur], selon ce que l'Esprit leur donnait d'énoncer. Or se trouvaient en résidence à Jérusalem des Juifs, hommes pieux, venus de toutes les nations qui vivent sous le ciel. Comme le bruit de cet événement s'était répandu, la foule accourut et fut bouleversée, parce que tout un chacun les entendait parler dans son propre idiome. Stupéfaits, étonnés, ils disaient : « Voyons, ces gens-là, qui parlent, ne sont-ils pas tous des Galiléens ? Et comment se fait-il que nous, nous les entendions chacun dans son idiome maternel ? Parthes, Mèdes, et Élamites, résidents de Mésopotamie, de Judée et de Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de Phrygie et de Pamphylie, d'Égypte et des environs de Cyrène, habitants de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes, nous les entendons parler dans nos langues des merveilles de Dieu. » ¹⁹

18. I Cor. 14, 2-4 (traduction TOB modifiée. D'une manière générale, sauf mention explicite, les traductions sont miennes).

19. Act. 2, 4-11.

Ensuite, Pierre prend la parole pour convertir la foule : il est intéressant de noter qu'il assimile ce qui vient de se produire à une prophétie de type apocalyptique, puisqu'il cite *Joël* 3, 1-5²⁰ – en grec pour nous, sans, d'ailleurs, que le *NT* indique dans quelle(s) langue(s) il s'exprime. Pourtant, l'aptitude soudaine des Apôtres à la traduction simultanée polyphonique est, plutôt qu'une glossolalie, une *xénoglossie*. Ils parlent en effet des langues étrangères sans apprentissage préalable, et non une langue inintelligible. Il se pourrait d'ailleurs que, dans l'économie de l'épisode, cette *xénoglossie* puisse constituer une métaphore de l'évangélisation à mener désormais en direction de tous les peuples de la terre. Ce dont on trouvera un lointain prolongement, au XVII^e siècle, dans les activités linguistiques de la *Congrégation pour la Propagation de la Foi*.

Si l'expression « parler en langues » est porteuse d'ambiguïté en grec, selon que *glōssais* est déterminé ou non²¹, il est clair que c'est une qualité. Et cette capacité continuera un temps à être valorisée par l'Église comme indice d'élection. C'est ainsi qu'un certain nombre de saints ou de mystiques ont eu ce don, dans l'extase, telle Hildegarde de Bingen, dont on a conservé quelques textes écrits en *lingua ignota*, latin mêlé de mots inintelligibles²². La glossolalie finira toutefois par être moins bien reçue des autorités religieuses, si bien qu'on la retrouve finalement aux marges de l'orthodoxie, notamment « dans le prophétisme cévenol et gallois, dans les excès du jansénisme et de différentes sectes, qu'elles soient protestantes (pentecôtisme, mouvement irvingien en Angleterre) ou orthodoxes (*khlysty* en Russie) »²³.

20. « Après cela, je répandrai mon Esprit sur toute chair. Vos fils et vos filles prophétiseront, vos vieillards auront des songes, vos jeunes gens auront des visions. Même sur les serviteurs et les servantes, en ce temps-là, je répandrai mon Esprit. Je placerai des prodiges dans le ciel et sur la terre, du sang, du feu, des colonnes de fumée. Le soleil se changera en ténèbres et la lune en sang à l'avènement du jour du SEIGNEUR, grandiose et redoutable. Alors, quiconque invoquera le nom du SEIGNEUR sera sauvé. En effet, il y aura des rescapés sur la montagne de Sion et à Jérusalem, comme le Seigneur l'a dit, parmi les survivants que le SEIGNEUR appelle. » (trad. TOB).

21. Ainsi, *Marc.* 16, 17, où la *xénoglossie* (*glōssais lalēsousin kainais* « ils parlaient en des langues nouvelles ») est présentée comme l'une des marques d'élection du chrétien. Mais en *act.* 19, 5-6, il s'agit, pour les habitants d'Éphèse, des dons de glossolalie et de prophétie : ἐβαπτίσθησαν εἰς τὸ ὄνομα τοῦ κυρίου Ἰησοῦ· καὶ ἐπιθέντος αὐτοῖς τοῦ Παύλου χεῖρας ἦλθε τὸ πνεῦμα τὸ ἅγιον ἐπ' αὐτούς, ἐλάλουν τε γλώσσαις καὶ ἐπροφήτεον, « Ils reçurent le baptême au nom du seigneur Jésus et, Paul leur ayant imposé les mains, l'Esprit-Saint vint sur eux et ils se mirent à parler en langues [eláoun... glōssais] et à prophétiser [eprophēteoun] ».

22. « *O orzchis Ecclesia, armis diuinis praecincta, et hyacinto ornata, tu es caldemia stigmatum loifolium et urbs scienciarum. O, tu es etiam crizanta in alto sono, et es chorzta gemma* » (Hildegarde de Bingen [Gorceix 1982] ; citation empruntée à Yaguello 2006, 54).

23. Yaguello 2006, 188.

Langues construites profanes

À côté de cette glossolalie religieuse, on en recense une autre, profane, qui affecte majoritairement des sujets de sexe féminin. Ces personnes donnent à entendre ce qui est décrit par les assistants comme des langues incompréhensibles, lors de séances de spiritisme, de crises de somnambulisme ou d'hystérie. Le médium suisse Hélène Smith (Catherine-Élise Müller pour l'état civil) est la plus célèbre des glossolales de ce type, sans doute parce qu'elle a suscité l'intérêt du médecin et philosophe Théodore Flournoy et du linguiste Victor Henry²⁴. À la suite de Marina Yaguello, je citerai encore les expériences d'Emmanuel Swedenborg (Stockholm, 1748), de Frédérique Haufe (Prévost, 1830), de Ninfa Filiberto (Palermo, 1853) et de Laura Edmonds (New York, 1890). On doit souligner que les messages transmis par ces glossolales nécessitent généralement un « interprète », qui les convertit dans la langue des auditeurs présents ou pour les lecteurs. Toutefois, dans les cas revendiqués de xénoglossie, il semble qu'on ne dispose malheureusement d'aucun exemple où la langue ait été authentifiée de manière à la fois assurée et totalement objective. Toujours est-il que Marina Yaguello²⁵, revenant sur les analyses que Victor Henry a données des productions d'Hélène Smith, en fournit une analyse linguistique serrée. Elle conclut à une « pauvreté formelle » de toutes les glossolalies, religieuses ou non, « avec une tendance exagérée à la répétition, au redoublement syllabique, au parallélisme vocalique, à la syllabation ouverte, à l'excès de symétrie dans les contrastes, à la pauvreté de l'inventaire des sons, quelle que soit la langue maternelle du locuteur glossolale »²⁶. Analyse qui recoupe les observations faites par Roman Jakobson sur l'évolution de l'acquisition et de la perte du langage²⁷.

À s'intéresser maintenant aux troubles du langage qui accompagnent les psychoses, on observe un dispositif énonciatif comparable à celui des glossolalies. Le sujet, qu'il se revendique comme glossolale ou qu'il soit jugé délirant par les médecins, s'y efface au profit de l'instance supposée l'inspirer²⁸. C'est ce dont la littérature médicale témoigne, à travers des descriptions cliniques²⁹ ou des attestations directes, dans les écrits des malades eux-mêmes. Qu'on en juge par les notes concernant le

24. Lequel, du fait de ses analyses étymologiques intenables, provoqua les violentes critiques de Ferdinand de Saussure. Sur quoi voir Yaguello 2006, 191 sq., *Th. Flournoy* (Yaguello & Cifali 1983) et Cifali 1988.

25. Yaguello 2006, 189-201.

26. Yaguello 2006, 197 sq.

27. En particulier, Jakobson 1969.

28. Voir Courtine 1988.

29. Pour un exposé, pourvu d'une abondante bibliographie, sur l'articulation entre les approches linguistique et clinique, voir Walter *et al.* 1999.

délires verbal et les écrits « inspirés » de Marcelle C., que les médecins de l'hôpital Sainte-Anne de Paris ont consignés :

Elle éprouve des sentiments d'influence intensément et fréquemment. Ce sont des « affinités psychiques », des « intuitions », des « révélations d'esprit », des sentiments de « direction ». « C'est d'une grande subtilité d'intelligence », dit-elle. De ces « inspirations », elle différencie les origines : c'est Foch, Clemenceau, c'est son grand-père, B. V., et surtout son ancien inspecteur M. R.³⁰

Les productions langagières qui résultent des délires pathologiques sont diverses : jargon de Marcelle C. (avec une nette prédominance des altérations lexicales) ; « langue fondamentale » du Président Daniel Schreber (« langue que parle Dieu lui-même, je veux dire la « langue de fond », sorte d'allemand quelque peu archaïque »³¹) ; français composite, mêlé d'allemand, de russe et d'hébreu, qui a vocation à remplacer l'anglais maternel, en fonction de ressemblances et d'équivalences phonétiques très codifiées, pour Louis Wolfson³². Cependant, on notera que, pour ce dernier comme pour Antonin Artaud³³, la qualité de leurs écrits transcende la distinction traditionnellement établie entre productions glossolales et littéraires.

À ce tableau brossé à grands traits, il faudrait apporter des nuances, en signalant notamment que l'affectation d'une langue construite à une catégorie donnée n'est pas toujours stable. Ainsi, faire le départ entre glossolalie religieuse, délire psychotique ou voyance poétique n'est pas aisé : c'est une affaire subjective, où le classement dépend du contexte culturel, historique ou politique, et où la psychanalyse a aussi son mot à dire³⁴. On constate aussi qu'au fil du temps, des langues construites consciemment peuvent changer de catégorie : il arrive par exemple qu'un *pidgin*, en se stabilisant, accède au statut de *créole*, c'est-à-dire de langue naturelle mixte. De même, les argots connaissent une évolution continue au terme de laquelle certains de leurs éléments lexicaux s'intègrent à la langue commune, qu'ils doublient à l'origine, perdant par là même leur fonction cryptique : la survie des argots n'est alors assurée qu'au prix d'un renouvellement incessant.

30. Lévy-Valensi *et al.* 1931.

31. Schreber 1975, 28 *sq.*

32. Wolfson 1970, qui contient un *Appendice sur l'orthographe réformée du français*. Pour un autre exemple, voir, à propos d'Hölderlin, Jakobson 1986, 181-201 : « Le poète divisé. Deux registres de l'expression ».

33. Voir notamment Weiss 1988 et Pierssens 1988, à propos d'Antonin Artaud.

34. Voir, en dernier lieu, Gómez Mango 2009.

Quand les langues naturelles rencontrent l'utopie : politiques linguistiques et propagande

Si des langues peuvent être créées de toutes pièces, il advient aussi que les langues naturelles soient l'objet de manipulations qui les font tendre à des constructions artificielles, participant de l'utopie, voire de son envers, la dystopie.

*Les politiques linguistiques*³⁵

Il arrive souvent que les langues naturelles fassent l'objet d'aménagements, non seulement de la part des individus ou des groupes qui les parlent – ce qui relève du cours naturel de l'évolution des langues –, mais aussi de la part des instances officielles du pays où elles sont pratiquées. Abouties ou non³⁶, ces interventions peuvent se limiter à des réformes superficielles concernant l'orthographe. Ainsi, l'État allemand a décrété en 1996 l'abolition des principaux archaïsmes et bizarreries graphiques du *Hochdeutsch*. D'autres actions relèvent également de la politique linguistique des États : changement du système d'écriture ou de la norme de transcription en alphabet latin (pour les écritures idéogrammatiques), standardisation d'une langue par adoption d'une norme unique, création encadrée de mots nouveaux, définition par décret des conditions d'emploi de la norme linguistique choisie, de la (ou des) langue(s) nationale(s)... Il y a là, après constatation d'un état de fait insatisfaisant, recherche et mise en œuvre d'une solution en vue d'aboutir à une situation différente et jugée meilleure. Cependant, il arrive que les interventions sur les langues naturelles soient beaucoup plus radicales, dans la mesure où c'est la langue elle-même, dans sa substance et son organisation profonde, qui est visée. Dans leur principe, de telles planifications ne diffèrent pas d'interventions politiques plus mesurées, car il s'agit, dans tous les cas, d'opérations comportant une dimension politique, tant dans leurs motivations (la langue ayant partie liée avec l'affirmation ou la revendication d'une identité nationale) que dans leur mise en œuvre, par lois et décrets. Mais ces planifications radicales confinent à l'utopie, en raison de leur caractère systématique et global et, parfois aussi, à cause du désir, sous-jacent à la réforme, de restaurer une pureté originelle que la langue aurait perdue. Je n'en donnerai que deux exemples particulièrement significatifs.

35. Sur la notion de « politique linguistique », voir notamment Calvet 1987, Calvet 1996 et Calvet 2002, tous ouvrages auxquels les lignes suivantes sont largement redevables.

36. Pour les rapports entre les théories linguistiques de Nicolas Marr et le stalinisme, on notera que l'utopie n'a sévi que dans la linguistique, le débat ayant été par ailleurs instrumentalisé par le pouvoir stalinien. Je renvoie, sur cette question, aux analyses de Marina Yaguello (Yaguello 2006, 146-170 ; 317-326). S'appuyant sur les textes originaux de Marr, dont elle fournit la première traduction française, elle conclut à propos du marrisme qu'il « aura servi de couverture à une politique de russification qui s'intensifie à la fin des années trente, en contradiction totale avec les idées de Marr sur la langue unique future ».

Dil devrimi, la réforme de la langue turque

Le cas sans doute le plus connu est celui de la langue turque³⁷, qui fit l'objet d'une réforme de la part de Mustafa Kemal, dans les années qui suivirent son élection, en 1923, comme président de la nouvelle République laïque. Le caractère nationaliste et autoritaire de cette réforme se manifeste, dès 1924, par la première loi linguistique, qui décrète l'éviction du kurde des écoles et des associations, ainsi que son interdiction dans toutes les productions écrites. La « Révolution linguistique », *Dil devrimi*, tend donc d'emblée vers le monolinguisme, pour restaurer le peuple turc dans ses droits perdus, et elle prend tout son sens au sein de la politique nationaliste de modernisation et de laïcisation de l'État. Il est vrai qu'on parlait d'une situation de diglossie entre les variantes du turc (une haute et plusieurs basses), car il n'y avait pas d'intercompréhension entre les classes supérieures et le peuple³⁸. Celui-ci, peu alphabétisé, parlait un turc riche en variations dialectales et fort différent du dialecte ottoman pratiqué par les élites de la théocratie islamique. Lequel était un turc composite, mêlé d'une énorme proportion d'emprunts de tous ordres à l'arabe et au persan. La langue était en outre notée dans un alphabet d'origine arabe, totalement inadapté au système phonologique turc, puisque, par exemple, il ne fournissait que trois signes pour noter les onze voyelles de la langue, tout en offrant quatre graphies concurrentes pour noter /z/. Toutefois, la réforme alla bien au-delà de celle de l'écriture (l'alphabet latin augmenté de signes spécifiques fut adopté en 1928, en même temps qu'une orthographe intégralement phonétique). C'est la langue elle-même qui fut soumise à une modernisation et une épuration parallèles à celle de la vie politique et culturelle. On se souviendra en effet que, en même temps qu'une politique de nationalisations et de grands travaux, la nouvelle République laïque de Turquie adopta le code civil suisse, interdit le port de vêtements orientaux et imposa aux lieux et aux personnes un nom turc. Dans ce contexte, la langue, qui participe aussi de l'identité nationale³⁹, devait être purifiée de ses éléments religieux et non turcs, être modernisée, répondre à une norme officielle (celle du dialecte d'Istanbul) pour que fût effacé l'écart entre la langue du peuple et celle des élites. Dans le processus de standardisation du turc, on pratique donc non seulement des choix lexicaux en faveur des mots « turcs purs » – jusqu'à remettre

37. Voir notamment Calvet 2002, 35-42, Bazin 1983 et Akin & Akinci 2003.

38. C'est une situation de cet ordre qui s'observe *mutatis mutandis* dans les pays anglophones : « Le fait même d'acquérir la maîtrise parfaite de sa *propre langue* distingue automatiquement un anglophone de la masse de son *propre peuple* » – phrase citée en exergue de Hawes 2007. La réflexion, attribuée à un prétendu Pr Kieran O'Connor, est censée figurer dans la préface de *The Unconquered Conquest: Englishmen, Normans and Ireland*, Dublin, 2002, ouvrage parfaitement fictif. Merci à Brigitte Gauvin de m'avoir fait connaître le roman de James Hawes.

39. König 1987, 259.

en usage des mots archaïques turcs ou *turkic* (c'est-à-dire appartenant aux langues du groupe turco-mongol) –, mais on « turcise » aussi de manière systématique la morphologie, la syntaxe et tous les termes empruntés⁴⁰. La réussite de cette réforme est certaine, puisque se sont imposés une écriture et une orthographe spécifiques, une grammaire turque et un lexique à forte dominante turque (de 75 à 90 % selon diverses estimations, au lieu de 35 à 40 % antérieurement). C'est au point que, désormais, le turc ottoman du XX^e siècle, même translittéré, est devenu inaccessible à qui n'aurait pas consacré plusieurs années d'étude à son apprentissage⁴¹. Cependant, une limite à la réforme fut atteinte, au milieu des années 1930, avec la radicalisation de la « langue nouvelle », dont les innovations étaient si nombreuses qu'elle en devenait incompréhensible. Le pouvoir fut contraint de revenir rapidement sur ces excès pour des raisons pratiques. L'autre développement extrême de la réforme fut la théorie de la « langue Soleil », mise en œuvre du fantasme faisant du turc la langue la plus proche de la langue originelle et, par conséquent, celle dont auraient dérivé toutes les langues du monde⁴².

La (re)création de l'hébreu comme langue vivante

La création de l'hébreu moderne relève également d'un dessein visionnaire et utopique, conjoint à un projet nationaliste⁴³. L'hébreu, tombé en désuétude comme langue populaire à partir du III^e siècle de notre ère, n'était plus parlé que dans les milieux religieux, quand, à la fin du XVIII^e siècle, le mouvement des Lumières juives, la Haskala, créa à partir de l'hébreu biblique et rabbinique une langue littéraire et en fit le support d'une culture que se réapproprièrent les juifs d'Allemagne, puis d'Europe de l'Est. Rencontrant dans ce dernier contexte un sentiment communautaire fort face à l'hostilité ambiante, l'hébreu renaissant se trouva associé à l'essor du sionisme. Et, pour les pionniers juifs installés au Proche-Orient, il devint, mieux que le « jargon » yiddish, qui rappelait trop « l'exil », un moyen idéal de promouvoir tout à la fois leur identité culturelle et le rêve sioniste. Ce fut Eliézer Ben Yehouda qui, arrivé en Palestine en 1881, développa l'enseignement de l'hébreu comme langue vivante, d'abord au sein de sa propre famille, puis dans tout le système scolaire, imposant qu'on y parlât exclusivement l'hébreu. C'est encore Eliézer Ben Yehouda

40. On trouvera des exemples détaillés dans Bazin 1983.

41. Bazin 1983, 155.

42. Pour une présentation plus détaillée, voir Zürcher 1985.

43. Voir notamment Dieckhoff 2002, ainsi que, sur les effets à la fois traumatisants et féconds de l'adoption de l'hébreu moderne, les documentaires de la réalisatrice israélienne Nurit Aviv, *Misafa lesafa* (*D'une langue à l'autre*), 2004, France, Allemagne, Israël, Belgique (55 mn), et *Langue sacrée, langue parlée*, 2008, France (73 mn). Sur l'évolution de la langue hébraïque, on consultera aussi avec profit Hadas-Lebel 1992.

qui, par son activisme, s'attela dès 1878 à la confection d'un dictionnaire de l'hébreu moderne. Il créa ensuite, en 1890, un comité permettant d'encadrer de manière très stricte le développement et l'enrichissement de la nouvelle langue, laquelle, en 1922, deviendra l'une des trois langues officielles de la Palestine britannique, avant d'être, en 1949, celle de l'État d'Israël, aux côtés de l'arabe. Contrairement au mouvement général de l'histoire des langues, les conditions politiques et culturelles alliées au volontarisme d'un homme et à l'engagement des responsables juifs de Palestine ont donc permis de faire revivre une langue qui avait cessé d'être transmise dans le cadre familial et d'être parlée par le plus grand nombre. La richesse de la nouvelle langue repose sur la synthèse réussie entre la réactivation d'un patrimoine linguistique ancien (hébreu biblique, talmudique et mishnique) et les apports modernes d'une néologie très contrôlée et « guidée par la même considération idéologique qui sous-tend toute l'entreprise sioniste : l'affirmation irréductible de la spécificité de la nation juive »⁴⁴. Il subsiste cependant une tension entre cette pratique de recreation linguistique et l'idéologie du sionisme qui voyait dans l'hébreu la langue originelle, inévitable paradoxe dans un tel processus utopique de « fabrication de l'authenticité »⁴⁵.

Propagande et utopie

À côté de ces exemples, qui résultent de politiques linguistiques concertées et affichées comme telles, on rencontre aussi des cas de manipulation des langues réelles, sans qu'il y ait pour autant de planification officiellement déclarée. On n'examinera pas ici les cas les moins marqués de manipulation linguistique, qui incluent notamment la « langue de bois » des politiciens, la propagande ordinaire et la censure que le « politiquement correct » imprime au langage. On s'intéressera plutôt aux régimes dictatoriaux, où l'idéologie qui sous-tend le projet politique utilise le langage pour modifier radicalement la manière de penser des individus, car ce projet, dans sa volonté totalisante, présente des affinités évidentes avec l'utopie.

Le cas de l'allemand hitlérien est exemplaire, du fait que nous disposons pour son étude, non seulement des documents de toute nature produits par le régime national-socialiste, mais aussi des observations et des analyses détaillées d'un spécialiste, le romaniste Victor Klemperer, qui élaborait sa réflexion au jour le jour pendant toute la période où sévissait ce régime⁴⁶. Il est en outre important de remarquer que

44. Dieckhoff 2002, 273, avec renvoi à Masson 1986. Ce qui ne veut pas dire que la langue ne connaît aucun emprunt.

45. Dieckhoff 2002, 276, citant Bayet 1996, 85-92.

46. Klemperer 1996. C'est à cet ouvrage que renvoient les numéros de page donnés entre parenthèses dans cette partie de mon exposé (p. 131-132).

le contexte idéologique de l'Allemagne nazie, aussi bien que l'infléchissement de la langue allemande à cette époque, comporte des traits communs avec ce que les dystopies, qui se caractérisent par une volonté de pureté, de transparence, d'uniformité et, partant, de contrôle total, donnent à voir des rapports entre la société et la langue⁴⁷. Se trouve donc créé, à l'intérieur d'une langue naturelle, un nouveau sociolecte, qui s'en distingue essentiellement par son lexique. Son adoption est à la fois forcée et insidieuse :

Quel fut le moyen de propagande le plus puissant de l'hitlérisme ? Étaient-ce les discours isolés de Hitler et de Goebbels, leurs déclarations à tel ou tel sujet, leurs propos haineux sur le judaïsme, sur le bolchevisme ?

Non, incontestablement, car beaucoup de choses demeuraient incomprises par la masse ou l'ennuyaient, du fait de leur éternelle répétition. [...] Le nazisme s'insinua dans la chair et le sang du grand nombre à travers des expressions isolées, des tournures, des formes syntaxiques qui s'imposaient à des millions d'exemplaires et qui furent adoptées de façon mécanique et inconsciente (p. 39 sq.).

Le fantasme du retour à une pureté originelle, raciale d'abord, mais aussi linguistique, s'accompagne de l'exaltation des valeurs « populaires ». La référence idéologique fondamentale au *deutsches Volk*, au « peuple allemand », est à la source de maints composés (p. 58) et de l'infléchissement sémantique du dérivé *völkisch* de « national » à « racial » (p. 61)⁴⁸. De même, les emplois du nom *Sippe*, « parenté », « famille », d'où « clan », se spécialisent pour charger ce lexème, tout comme le néologisme *aufnorden*, « rendre plus 'nordique' » (p. 245), de connotations identitaires germaniques. La langue, parallèlement à la société, se technicise, grâce au développement exponentiel de l'acronymie⁴⁹, que V. Klemperer signale dans le chapitre 15 :

Aucun style de langage d'une époque antérieure ne fait un usage aussi exorbitant de ce procédé que l'allemand hitlérien. L'abréviation moderne s'instaure partout où l'on technicise et où l'on organise. Or, conformément à son exigence de totalité, le nazisme technicise et organise justement tout (p. 132).

Dans le même temps, la langue allemande fait l'objet d'un appauvrissement et d'une uniformisation : en effet, si « toute langue qui peut être pratiquée librement

47. Sur cet aspect des utopies négatives, voir Rouvillois 2000.

48. Voir Faye 1972, Faye 1996 et Faye 2003.

49. L'exemple sans doute le plus connu des lecteurs francophones, mais que V. Klemperer ne cite pas, est le nom *Gestapo*, de sinistre mémoire, qui résulte de la réduction de *Geheime Staatspolizei* « police secrète d'État ». On veillera en outre à distinguer l'acronymie de la siglaison, qu'illustrent les SA (*Sturmabteilungen*), SS (*Schutzstaffeln*) et autres HJ (*Hitlerjugend*).

sert à tous les besoins humains », « la LTI sert uniquement à l'invocation », « le style obligatoire pour tout le monde [étant] donc celui de l'agitateur charlatanesque » (p. 50). Par ailleurs, la violence se banalise dans la langue, comme en témoigne l'évolution sémantique de l'adjectif *fanatisch*, de « fanatique » à « héroïque » ou « vertueux » (p. 40-41, 89-94), tandis que les euphémismes, qui permettent de masquer la violence à l'œuvre, gagnent du terrain. C'est ainsi que, par exemple, *holen* « venir chercher » ou *sich melden müssen* « devoir se déclarer » (p. 242-245) en viennent à renvoyer respectivement aux arrestations et aux convocations policières qui aboutissent à la déportation, laquelle débouche pour les Juifs sur la « solution finale » (*die Endlösung*)⁵⁰. La LTI « réquisitionne pour le Parti ce qui, jadis, était le bien général et, ce faisant, elle imprègne les mots et les formes syntaxiques de son poison », « elle assujettit la langue à son terrible système », qui repose sur la banalisation de la haine raciale et sur une « fureur classificatrice »⁵¹. Bref, la LTI « gagne avec la langue son moyen de propagande le plus puissant, le plus public et le plus secret » (p. 41), comme l'atteste le recours aux emprunts romans ou latins qui, tels *liquidieren*, *Terror*, *Invasion*, *Defätismus* ou *diffamieren*, ornent les discours d'Adolf Hitler (p. 321-324).

Au total, avec cette distorsion linguistique qui contribue par le conditionnement des esprits à leur formatage, on n'est pas très loin de la perspective d'Orwell dans *1984*, qui, d'ailleurs, dans « Les principes du *Novlangue* » annexés au corps principal de la fiction, se réfère explicitement aux pratiques des régimes totalitaires. Plus largement, la création de langues imaginaires dans la littérature recoupe aussi ce qu'on peut observer dans la réalité.

Les langues imaginaires dans les œuvres littéraires

Les langues imaginaires dans les œuvres non utopiques

La place des langues imaginaires dans les productions littéraires déborde nettement le cadre des écrits utopiques. Tous les genres sont concernés, poésie, roman ou théâtre, qu'il s'agisse de créations conscientes ou de la mise en forme d'un délire, qui n'en présente pas moins des qualités artistiques. C'est à ce titre, par exemple, que les éditions Gallimard ont publié en 1970 le texte autobiographique à orientation métalinguistique de Louis Wolfson⁵². L'ouvrage trouve sa place à côté d'autres

50. Réduction du syntagme, déjà euphémistique en lui-même, *die Endlösung der Judenfrage* « la solution finale de la question juive ».

51. Alcantre 2008 [2009].

52. Ainsi, Wolfson 1970.

créations, poétiques ou théâtrales, comme le « Grand combat » d'Henri Michaux⁵³, les *Diablogues* de Roland Dubillard⁵⁴ ou le *Saperleau* de Gildas Bourdet⁵⁵. On pourrait également évoquer, entre nombreux autres exemples, le finnégannais, langue composite que James Joyce a inventée pour son roman *Finnegans Wake*⁵⁶. L'œuvre de Jean Tardieu, *Le Professeur Frœppel*⁵⁷, résume d'ailleurs très bien l'exploitation qui peut être faite des langues imaginaires dans les fictions ne relevant pas de l'utopie. Le volume se présente en effet comme une monographie sur le personnage, évidemment fictif, de cet illustre savant : on y voit mise en abyme la figure du « logophile » halluciné. Et, afin de créer un effet de réel, le texte offert aux lecteurs se compose d'une partie autobiographique (« Dernières notes du journal intime », p. 11-23) et biographique (« Le Professeur Frœppel guéri et sauvé », « Mort héroïque du Professeur Frœppel », p. 25-39), ainsi que de l'ensemble des « Œuvres Posthumes » de cette personnalité intellectuelle (p. 45-188). Or, si l'on excepte les « Dix variations sur une ligne », qui relèvent, en théorie, des arts plastiques, les principaux genres littéraires sont représentés : théâtre avec « la Comédie du langage », « prose et poésie », avec notamment le dictionnaire des « mots sauvages de la langue française », à quoi l'on ajoutera des « Œuvres pédagogiques »⁵⁸. Dans toutes ces productions, normalité et folie se côtoient, sans qu'il soit toujours aisé de les distinguer, et l'on peut subdiviser ces œuvres en deux groupes, selon que les langues imaginaires sont intégrées à de pures fictions ou qu'elles font l'objet de réflexions sur la nature et le fonctionnement du langage.

Les langues imaginaires dans les fictions utopiques

Les langues imaginaires des fictions utopiques connaissent un clivage comparable, puisque, dans les dystopies notamment, la question du langage est au centre du

53. *Qui je fus* (1948), Michaux (Bellour & Tran 1998), 118. D'autre part, on trouve dans *Ailleurs*, qui relève du récit de voyages, la description de langues imaginaires, comme celle des Poddemaïs (« Ici, Poddema » (1948), Michaux (Bellour & Tran 2001), 118-120).

54. Dubillard 1976.

55. Bourdet 1982. Ce vaudeville à quatre personnages (« le chien-narrateur », le Saperleau, Morvianne et Apostasie) est entièrement écrit dans une langue composite à visée expressive, dont on jugera par un extrait de l'exposition. C'est « le chien-narrateur » qui parle : « Lâchez-moi donc vous bandannoncer, donc, disais-je des évoluevements, ça va surviendre, c'est du sûr ! Ou quoi, enfin... je ne sais, moi... est-ce que peut-être, une romançoire d'amour, des rebondures moulteuses, des oui, sans doute, pourceaugnages tourmelés par des violations tenantes, des rebondures, disais-je, des péripétions allurdissantes. Enfrein des... rebondures, sans dubite... Moulteuses, tout à fait... Rebond... Yarp, c'est ça yarp ! Yarp ! ».

56. Joyce 1982.

57. Tardieu 1978.

58. Pour d'autres exemples, pris à d'autres littératures, voir *DLI*, *passim*.

dispositif narratif, alors qu'ailleurs, bien souvent, la langue imaginaire sert seulement à authentifier le récit utopique, qui mime la relation d'un voyage. C'est que, dans cette perspective, le héros se heurte à une difficulté fondamentale, au demeurant commune aux voyages dans le monde réel : comment communiquer avec les locuteurs étrangers auxquels il est confronté ? Plusieurs solutions s'offrent alors à l'auteur de la fiction, qui peut conférer au protagoniste de l'aventure une aptitude exceptionnelle à l'acquisition des langues (on se souviendra de l'extraordinaire plasticité de Gulliver dans ce domaine). Il est également loisible de faire du personnage principal le compagnon de route temporaire des utopiens décrits : c'est le cas, chez Thomas More, de Raphaël Hythlodée, qui raconte avoir vécu plusieurs années dans l'île d'Utopia, avant de la quitter. Enfin, le « truchement » du héros peut être un locuteur natif, à l'instar des Sévarambes – dont la langue, savamment aménagée par leur premier législateur, Sévarias, est si parfaite et si expressive qu'elle les prédispose à apprendre sans effort tous les autres idiomes⁵⁹ – ou de Rivalo, le dissident granfougnais du récit de Lia Wainstein, « Granfugnese ovvero La speranza del nonno »⁶⁰.

Dans l'utopie standard

Les langues imaginaires utopiques connaissent le même clivage que les fictions non utopiques. Dans un emploi non réflexif sur les faits linguistiques, la langue imaginaire peut ainsi constituer un élément ornemental, dont la fonction, au premier chef, est poétique. Ainsi, au chapitre LVI du *Quart Livre*⁶¹, les bruits et invectives de la « grosse et félonne bataille » entre les Arismapiens et les Nephelibates deviennent, une fois gelés, des objets colorés, et ces paroles commencent à fondre, lorsque Panurge, les prenant dans ses mains, en jette plusieurs poignées sur le pont du navire :

y veids des parolles bien picquantes, des parolles sanglantes, les quelles le pillot nous disoit quelques foys retourner on lieu duquel estoient proferées, mais c'estoit la guorge couppee, des parolles horricques, et aultres assez mal plaisantes à veoir. Les quelles ensemblement fondues ouymes, hin, hin, hin, hin, his, ticque, torche, lorgne, brededin, brededac, fr, fr, fr, fr, fr, fr, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, bou, traccc, trac, trr, trr, trr, trrr, trrrrr, on, on, on, on, ououououon, goth, magoth, et ne sçay quelz aultres mots barbares.

59. Veiras (Rosenberg 2001).

60. Nouvelle du recueil *Viaggio in Drimonia* (Wainstein 1965, 51-73).

61. Rabelais (Joukowsky 1993), 244. Les « paroles gelées » doivent être distinguées des langues totalement inventées comme l'antipodien, le lanternois ou l'utopien, ainsi que du baragouin de Panurge et du latin macaronique de l'étudiant limousin – qui sont des jargons, mélange de langues naturelles, vivantes et mortes, tout comme la langue babélique de Salvatore dans *Le Nom de la Rose* d'Umberto Eco. Pour une présentation détaillée de ces « jargons », voir Pons 1931.

Mais la langue imaginaire sert surtout à signaler en même temps qu'à authentifier le récit utopique, dont la crédibilité est sans cesse minée par l'écart entre cet univers fictif et le monde réel commun à l'auteur et à ses premiers lecteurs. Cette tension vient de ce que, dans la fiction, l'espace utopique est à la fois contigu au monde connu et situé au-delà de ses limites : c'est ce qui ressort, par exemple, du parcours de Raphaël Hythlodée, qui fut d'abord un compagnon de voyage d'Amerigo Vespucci, mais qui demanda ensuite à être laissé à Ceylan pour une exploration autonome des confins. Par conséquent, les langues des fictions utopiques, en ce qu'elles diffèrent de toutes les langues connues, signalent l'univers utopique comme étranger au monde du voyageur (lequel est le double spéculaire du lecteur à l'intérieur de la fiction). Mais, dans le même temps, elles constituent aussi le moyen d'accréditer l'existence des utopiens comme êtres doués de langage. Dans ce contexte, les auteurs se contentent de fournir des échantillons linguistiques, sans s'intéresser, généralement, au système de la langue dans son ensemble : ce sont, comme dans les *Voyages de Gulliver* de Swift⁶² ou *La découverte australe par un homme volant* ou *Le Dédale français* de Rétif de la Bretonne⁶³, des mots isolés, voire des phrases élémentaires, dont la réunion constituerait un glossaire embryonnaire à l'usage d'éventuels voyageurs. En outre, comme dans la fiction du récit de voyage qui sert de cadre à l'utopie, l'accent est surtout mis sur la communication entre le voyageur et le peuple rencontré, les langues y sont souvent envisagées du point de vue de leur apprentissage. À cet égard, le personnage de Gulliver constitue un parangon de plasticité. Quant à Rétif de la Bretonne, il décrit la manière dont les divers Hommes-bêtes rencontrés en terre australe sont enlevés par les Hommes volants et apprennent d'eux le français, pour servir ensuite de truchements avec leurs anciens congénères. À cette fin, ils bénéficient des leçons d'« un Homme très habile, qui [...] avait été formé par M. l'Abbé de L'Épée, le même qui a consacré ses talents à faire des Hommes raisonnables des Sourds-et-muets ». Mention plaisante, qui fait écho à une actualité contemporaine de l'écriture du roman⁶⁴. Mais les échantillons linguistiques peuvent également se

62. Swift (Axelrad 1966). Je pense à l'inventaire des biens de Gulliver à Lilliput, que le lecteur lit traduit du lilliputien, mais où subsistent deux formes originales accompagnées de leur traduction et, parfois, d'une glose : *quinbus flestrin* pour « homme-montagne » et *ranfulo* « culotte » (c'est-à-dire « couvre-milieu »).

63. Rétif de la Bretonne 1988. Voir notamment, en I, 6, la traduction, incomplète à dessein, des conversations entre Patagons, quand *Ishmishtris* demande l'autorisation d'épouser Victorin (comme chez Swift, l'auteur ne donne que quelques mots de la langue originale, qu'il fait suivre, entre parenthèses, de leur traduction) ; en II, 1, les six vers de la chanson des Hommes-de-nuit, dans ses deux versions, originale et traduite.

64. Rétif de la Bretonne 1988 (= 1781), II, 2. On notera que la deuxième édition de *L'Institution des sourds et muets* (L'Épée 1776) contient un projet de langue universelle gestuelle.

réduire, comme chez Thomas More⁶⁵, à une inscription. C'est là un *topos* valorisant, qui révèle la maîtrise de l'écriture par les utopiens. Indices remarquables d'une compétence supérieure à la simple pratique d'une langue, les inscriptions connotent alors le caractère vénérable et prestigieux du peuple qui les a produites.

Quant aux univers fictifs relevant de la littérature d'anticipation, qui participent, pour une part, de l'utopie, ils donnent aussi à leurs auteurs l'occasion de créer des langues imaginaires, éléments d'un monde conçu pour concurrencer le réel. Le meilleur exemple me paraît en être la trilogie de John Ronald Reuel Tolkien, *Le Seigneur des Anneaux*⁶⁶. L'auteur, philologue de formation, non seulement insère, à la manière des sagas islandaises, poèmes et proverbes en langues fictives dans sa prose narrative, mais annexe aussi divers suppléments à la fiction proprement dite. Ainsi, le cinquième appendice, « Écriture et prononciation », et le sixième, « Notices ethnographiques et linguistiques », sont consacrés aux langues parlées par les différents groupes de personnages apparaissant dans la fiction. De telles expansions au cycle romanesque sont là pour accréditer l'idée que le monde ainsi créé connaît un déploiement total, comparable à celui d'un univers réel. Enfin, l'avènement des médias parlants, cinéma et télévision, a encore modifié la donne, puisque l'oralité a été introduite dans ces univers. Les règles dramatiques imposent en effet de faire parler les personnages. Cependant, il arrive parfois que l'incarnation des langues imaginaires outre passe le cadre des fictions : par exemple, il existe, en aval de la série télévisée *Star Trek*, des clubs d'amateurs qui apprennent et pratiquent ces langues dans le but affiché d'en faire une langue universelle⁶⁷. Dernier cas d'apprentissage d'une langue imaginaire : récemment, un internaute, spectateur du film *Avatar*, a réclamé de manière véhémement, et en n'ayant, qu'on lui élabore une grammaire et un dictionnaire de la langue parlée par les extraterrestres dans la fiction réalisée par James Cameron en 2009 :

Ngaru ätxäle ... oel set futa Hal'liwutta tsayeyktanru ngal peng futa li'fyati Na'viyä nume nereei u a ngeyä wotxa li'utitätxurenu si ayli'uyä sänumeti perängey ayoel. Ayoel nereu a tsa'u ke tsayängun lu txo ayoel pänuting futa rawketi sayi niwotx ulte Eywafa ke txayey. Kawkr !!;-) Eywa ngahu.⁶⁸

65. More (Prévoist 1978), 334 sq., pour l'alphabet et le quatrain « en langue vernaculaire des utopiens ». Pour de plus amples informations sur cette langue, voir Pons 1930.

66. Tolkien 2010.

67. Pour davantage de détails, on pourra se reporter au site du Klingon Language Institute (<http://www.kli.org/kli/languages/KLI french.html>) et consulter Jeandillou 1997. En revanche, si l'on trouve des sites qui recensent et présentent les nombreuses langues créées par Tolkien, l'auteur a expressément souhaité qu'on n'érige aucune d'elles en langue universelle.

68. Texte paru dans *Libération* du 8 avril 2010 (voir aussi <http://www.slate.com/toolbox.aspx?action=print&id=2248683>, pour une traduction anglaise) : « Maintenant, faites dire aux patrons d'Hollywood que ceux d'entre nous qui veulent apprendre la langue Na'vi attendent impatiemment votre grammaire complète et votre dictionnaire. On vous promet de mettre un bazar noir si ce

La manipulation linguistique au sein des dystopies

Les exemples que l'on vient d'évoquer relèvent d'une imitation de la démarche ethnologique, propre aux fictions utopiques traditionnelles. La question de la langue de l'Autre y est donc traitée sur un mode directement tributaire du *topos* central à ces récits fictifs, celui du voyage aux confins de l'univers. Les dystopies, au contraire, abordent généralement la question linguistique sous un autre angle⁶⁹, parce qu'elles ignorent le motif du voyage. Préférant un début de narration sur le terrain même de l'utopie, qui donne l'illusion que la fiction est dans le prolongement direct du présent des lecteurs, les dystopies font une part importante aux manipulations du langage. En cela, elles imitent les pratiques des régimes totalitaires historiquement attestés, comme on l'a signalé plus haut. Ainsi, le *novlangue* (*Newspeak*)⁷⁰, inventé par George Orwell pour 1984, constitue un élément central du dispositif d'asservissement des masses que les gouvernants *angsoc* ont mis en place⁷¹. En effet,

le but du novlangue était, non seulement de fournir un mode d'expression aux idées générales et aux habitudes mentales des dévots de l'angsoc, mais de rendre impossible tout autre mode de pensée.

La chose passe, naturellement, par la mise en coupe réglée du lexique, pour des raisons évidentes :

En dehors du désir de supprimer les mots dont le sens n'était pas orthodoxe, l'appauvrissement du vocabulaire était considéré comme une fin en soi et on ne laissait subsister aucun mot dont on pouvait se passer. Le novlangue était destiné, non à étendre, mais à diminuer le domaine de la pensée, et la réduction au minimum du choix des mots aidait indirectement à atteindre ce but.

Par conséquent,

que nous demandons ne paraît pas prochainement et, par Eywa, nous n'arrêterons pas. Jamais! [...] ». Notons que cette langue fictive a été créée, à la demande du réalisateur James Cameron, par l'universitaire américain Paul Frommer, et qu'on en trouvera les principes grammaticaux à l'adresse <http://language.ogilvy.com/nll/?p=1977>.

69. Pour un exposé détaillé de cette problématique, voir le compte rendu que Vaissermann 2006 a donné du recueil *Uglossies*, dirigé par Françoise Sylvos.

70. À titre d'exemple, je citerai la phrase suivante (Orwell 1984, 69) : « *Times* 3-12-83, report ordre jour bb plusnonsatisf. ref nonêtre réécrire entier soumhaut avantclassement. En ancien langage, cela pouvait se traduire ainsi : "Le compte rendu de l'ordre du jour de Big Brother, dans le journal *Times* du 3 décembre 1983, est extrêmement insatisfaisant et fait allusion à des personnes non-existantes. Réécrire en entier et soumettre votre projet aux autorités compétentes avant d'envoyer au classement." »

71. Le développement qui suit s'appuie sur « Les principes du novlangue », présentés comme une annexe métalinguistique au roman (Orwell 1984, 421-439).

en novlangue, l'expression des opinions non orthodoxes était presque impossible, au-dessus d'un niveau très bas. On pouvait, naturellement, émettre des hérésies grossières, des sortes de blasphèmes. Il était possible, par exemple, de dire: « Big Brother est inbon ». Mais cette constatation, qui, pour une oreille orthodoxe, n'exprimait qu'une absurdité évidente par elle-même, n'aurait pu être soutenue par une argumentation raisonnée, car les mots nécessaires manquaient.

Quant au NadSat d'*Orange mécanique*⁷², qu'Anthony Burgess a créé pour le seul usage d'Alex et de ses comparses, les *droogs*, on pourrait vouloir le ramener au modèle ethnologique des utopies classiques, puisqu'il s'agit d'un argot à base d'anglais, spécifique à un petit groupe de *teenagers*⁷³. Mais la fonction du NadSat dépasse la simple dénotation de l'utopie. Par sa nature hybride et proliférante, il fait violence à la langue anglaise, et ses thématiques (alcool, argent, sexe, violence, armes...) constituent aussi l'indice d'une dystopie. En outre, l'obstacle à la compréhension immédiate dû à l'insertion de mots cryptés dans le récit d'Alex et le recours fréquent à l'euphémisme⁷⁴ ont également pour fonction de renvoyer la violence explicite des situations hors du champ de la langue. Le langage est donc le vecteur d'une manipulation, bien que, dans la perspective globale du roman,

la volonté gouvernementale de faire fusionner langue et action, intention et réalisation, se trouve finalement contrecarrée par le triomphe (le livre qu'écrit Alex à la première personne) d'une langue libre de s'exprimer comme elle l'entend. En rupture avec le canon littéraire, cette langue violente représente un point toujours plus positif que la volonté de couper scientifiquement la parole aux hommes⁷⁵.

Utopies et réflexion métalinguistique

Si la réflexion sur la langue fait partie intégrante des dystopies, certains auteurs d'utopies positives l'ont aussi pratiquée, en s'inscrivant dans les préoccupations linguistiques de leur temps. Ainsi, « la langue matrice » évoquée par Savinien de Cyrano de Bergerac dans *Les États et empires du Soleil*⁷⁶ ou les langues universelles qui, dès le XVII^e siècle, font l'objet d'un énorme intérêt, comme le souligne

72. Burgess 1972.

73. Le NadSat, mot d'origine russe qui est l'exact équivalent du suffixe anglais *-teen*, est essentiellement un mélange de cockney cadencé et de russe. On en trouvera une bonne description dans l'article que Sandrine Sorlin a consacré dans *Uglossies* à Orwell, Burgess, Hoban et Golding.

74. Ainsi, en NadSat, « viol » se dit *in-out in-out* (fr. *dedans-dehors*).

75. Sorlin (s.d.).

76. Cyrano de Bergerac (Alcover 2004), 1195-1241. Savinien de Cyrano de Bergerac donne par ailleurs la description de la diglossie qui règle la communication dans la société des Sélénites, où le langage gestuel du peuple s'oppose au langage musical des grands.

J.R. Knowlson⁷⁷. Parmi les utopies de ce type, *L'histoire des Sévarambes* de Denis Vairasse d'Allais (Denis Veiras, sous la forme française normalisée) occupe une place toute particulière. En effet, à rebours de l'opinion méprisante d'Émile Pons⁷⁸, je soulignerai, après Michèle Duchet⁷⁹, la qualité de cet ouvrage, où l'auteur fait du sévarambe le miroir de la société utopique :

L'originalité de Veiras consiste à tisser la langue du narrateur [Sermotas, guide du capitaine Siden et de ses compagnons] et celle qui est objet de la narration au titre d'objet utopique, dans un lent procès d'initiation qui institue les Sevarambes comme sujets parlants, dans des cités peuplées de mots et de signes⁸⁰.

Ainsi, Sévarias, dont le nom est l'anagramme de Vairasse – de même que Siden est celui de Denis –, endosse le rôle combiné de nomothète et de réformateur de la langue, qui, débarrassée de toutes ses irrégularités et soumise à un cratylisme sans défaut, est devenue parfaite. L'utopie linguistique du grammairien⁸¹ participe donc du débat sur les langues universelles, auquel ont notamment contribué le Père Marin Mersenne – qui prend l'onomatopée comme base possible pour une langue destinée à ne créer aucun obstacle à sa compréhension ou à son apprentissage⁸² – et l'évêque anglais John Wilkins – qui propose, en 1668, une classification très fine et méthodique des idées pour fonder son projet de langue philosophique universelle⁸³. Mais, à la différence des autres langues parfaites que ses contemporains tentèrent d'élaborer, le sévarambe n'a pas vocation à devenir universel, ni au sein de la fiction ni en dehors d'elle, puisque ses locuteurs ont une aptitude exceptionnelle à l'acquisition des langues étrangères. À l'appui de ce fait, on notera que le sévarambe, tel qu'il apparaît dans la grammaire abrégée qui clôt le récit⁸⁴, est en réalité une mosaïque linguistique. Veiras l'a réalisée à partir des langues qu'il pratiquait (latin, grec, d'abord, et, peut-être, hébreu, pour les variations en genre du verbe⁸⁵) et des idiomes

77. Knowlson 1963.

78. Pons 1932, 500-519. Seul le débat sur le vers libre (Veiras [Rosenberg 2001], 310-312) est reconnu comme précurseur, mais déprécié immédiatement après comme étant probablement emprunté aux Anglais.

79. Duchet 1978, Cornelius 1965 et Swiggers 1985, pour la description du sévarambe.

80. Duchet 1978, 174.

81. De lui, qui maîtrisait non seulement les langues anciennes, mais aussi l'anglais, on connaît deux ouvrages grammaticaux, une *Grammaire méthodique* du français (Vairasse d'Allais 1681) et un manuel de français à l'usage des anglophones (Vairasse d'Allais 1683). Il est à noter que le premier reçoit une appréciation positive dans le *Corpus représentatif des grammaires* (Colombat & Lazcano 1998-2000), I, 141-143.

82. Mersenne 1636.

83. Wilkins 1668.

84. Veiras (Rosenberg 2001), 305-314.

85. Emprunt reconnu par Pons 1932. Sur la connaissance de l'hébreu et des autres langues sémitiques au XVII^e siècle, voir Kessler-Mesguich 1996.

« exotiques » dont la diffusion débutait dans l'Europe du XVII^e siècle, sous l'impulsion de la Congrégation de la Propagation de la Foi. Sont ainsi mobilisés le chinois (pour la disposition de l'écriture en colonnes verticales), le sanscrit (pour l'ordre des consonnes, qui calque celui de la *devanāgarī*), le russe (pour l'opposition entre « consonnes sèches et consonnes mouillées ») et le vietnamien (pour les tons, qui, détournés de leur fonction phonologique, servent le dessein expressif du sévarambe). C'est là l'œuvre d'un linguiste véritable et, qui plus est, avide de nouveautés, mais, au total, le sévarambe n'offre que l'image d'une langue universelle.

J'évoquerai encore, au titre des réflexions métalinguistiques dans les fictions utopiques, la nouvelle de Jorge Luis Borges, *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius*⁸⁶. Dans ce récit, qui hésite entre fantastique et utopie – la source prétendue en est « une certaine encyclopédie faite par des écumeurs des lettres », et l'univers incomplètement décrit est qualifié de « *brave new world* » –, sont développées des considérations philosophiques sur le langage de l'antique civilisation de cette planète. L'exposé combine observations diachroniques et remarques typologiques, qui miment le discours linguistique de la première moitié du XX^e siècle, entre grammaire comparée et linguistique naissante, tant dans la terminologie que dans la présentation des exemples :

Le langage [des peuples de cette planète] et les dérivations de celui-ci – la religion, les lettres, la métaphysique – présupposent l'idéalisme. Pour eux, le monde n'est pas une réunion d'objets dans l'espace ; c'est une série hétérogène d'actes indépendants. Il est successif, temporel, non spatial. Il n'y a pas de substantifs dans la conjecturale *Ursprache* de Tlön, d'où proviennent les langues « actuelles » et les dialectes : il y a des verbes impersonnels, qualifiés par des suffixes (ou des préfixes) monosyllabiques à valeur adverbiale. Par exemple : il n'y a pas de mot qui corresponde au mot « lune », mais il y a un verbe qui serait en français « lunescer » ou « luner ». « La lune surgit sur le fleuve » se dit *hlör u fang axaxaxas mlö* soit, dans l'ordre : « vers le haut (*upward*) après une fluctuation persistante, il luna ». [...]

Ce qui précède se rapporte aux langues de l'hémisphère austral. Pour celles de l'hémisphère boréal (sur l'*Ursprache* duquel il y a fort peu de renseignements dans le onzième tome [de l'encyclopédie consultée par le narrateur]) la cellule primordiale n'est pas le verbe, mais l'adjectif monosyllabique. Le substantif est formé par une accumulation d'adjectifs. On ne dit pas « lune », mais « aérien-clair-sur-rond-obscur » ou « orangé-ténu-du-ciel » ou n'importe quelle autre association⁸⁷.

86. Le texte appartient à la première partie, intitulée « Le jardin aux sentiers qui bifurquent », du recueil *Fictions*, dont on notera qu'il a d'abord été publié en mai 1940, dans la revue *Sur*.

87. Borges (Bernès 1993), *Tlön, Uqbar, Orbis Tertius* [1941], 457. Une telle indifférence à l'opposition entre verbe et nom n'est d'ailleurs pas inconnue des langues réellement attestées, mais, dans ce cas, elles remédient à cette carence morphologique par un procédé syntaxique : par exemple, en tahitien, si verbe et nom utilisent strictement la même base lexicale, un nom se fabrique en spécifiant la base par un déterminant.

Enfin, la nouvelle de Lia Wainstein, *Le grandfougnais ou L'espoir du grand-père*⁸⁸, laisse reconnaître les centres d'intérêt de la linguistique des années soixante, puisque le protagoniste, étudiant à Genève auprès de Ferdinand de Saussure et Charles Bally, se propose de rédiger pour sa thèse une description « diachronique et synchronique » du grandfougnais et d'en élaborer une grammaire élémentaire⁸⁹. On trouve là l'écho des préoccupations personnelles de l'auteur, qui, linguiste de formation, fréquenta l'université de Genève.

Il apparaît donc, au terme de ce parcours, que les rapports entre langue(s) et utopie sont multiples. Utopie du désir de retrouver l'unité perdue des langues naturelles en cherchant à créer une langue universelle, improbable reflet de la langue fantasmée des origines, cela, que la démarche suivie soit empirique ou philosophique. Car c'est là se laisser fasciner par le code sans souci du message, à rebours des conditions ordinaires de la communication entre sujets parlants. Utopie aussi de la démarche du prophète inspiré, du médium et du sujet délirant, qui, à la différence peut-être du poète voyant, recherchent, au-delà des langues particulières, une inaccessible « vérité » du langage. Utopie, enfin, qui travaille les langues naturelles, quand des entreprises politiques rejoignent dans le même cauchemar les fictions dystopiques : langues qu'on met en coupe réglée, qu'on appauvrit et qu'on uniformise, pour les rendre plus pures ou pour mieux contrôler les esprits. Quant aux productions littéraires, utopiques ou non, elles s'ingénient à mimer les pratiques réelles des divers « logophiles », jusque dans des confins métalinguistiques. Telles sont les grandes lignes des relations qu'entretiennent la langue et les langues avec l'utopie. C'est dans ce cadre que j'ai mené mon enquête sur la langue de l'Autre dans l'utopie grecque, qu'on trouvera ci-après.

Nicole GUILLEUX

Centre Michel de Boüard (UMR 6273) – CRAHAM

Université de Caen Basse-Normandie

88. Wainstein 1965.

89. Voir également l'article *Drimon*, *DLI*, 141, pour le caractère très technique des réflexions sur cette langue dans la nouvelle éponyme du recueil, « Olindo Lindi, Viaggio in Drimonia » (Wainstein 1965, 225-272).

Références bibliographiques

- AKIN S., AKINCI M.-A. (2003), « La réforme linguistique turque », *Glottopol*, 1 (revue en ligne : www.univ-rouen.fr/dyalang/).
- ALCANDRE J.-J. (2008 [2009]), « Politique linguistique dictatoriale : l'évaluation de la LTI », *Les Cahiers du GEPE*, 1, *L'analyse des pratiques d'évaluation des politiques linguistiques : une entrée pour l'étude des politiques linguistiques ?* (article téléchargeable à l'adresse suivante : <http://www.cahiersdugepe.fr/index904.php>).
- BAYET J.-F. (1996), *L'illusion identitaire*, Paris, Fayard.
- BAZIN L. (1983), « La réforme linguistique en Turquie », in *La réforme des langues : histoire et avenir*, I. Fodor, C. Hagège (éd.), Berlin, Buske, vol. 1, p. 155-177.
- BONIFACIO G. (1616), *L'arte de' cenni*, Vicenze, Grossi.
- BORGES J.L. (Bernès 1993 ; 1999), *Œuvres complètes*, I-II, J.-P. Bernès (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade ; 400 ; 456).
- BOURDET G. (1982), *Le Saperleau*, Paris, Solin.
- BULWER J. (1644), *Chirologia: or the Natural Language of the Hand*, Londres, Harper.
- BURGESS A. (1972), *Orange mécanique*, Paris, Laffont (trad. de *A Clockwork Orange*, Londres, Heinemann, 1962).
- CALVET L.-J. (1987), *La guerre des langues et les politiques linguistiques*, Paris, Payot.
- CALVET L.-J. (1996), *Les politiques linguistiques*, Paris, PUF (Que sais-je ? ; 3075).
- CALVET L.-J. (2002), *Le marché aux langues. Essai de politologie linguistique sur la mondialisation*, Paris, Plon.
- CIFALI M. (1988), « La fabrication du martien : genèse d'une langue imaginaire », in *Les glossolalies*, p. 39-60.
- CORNELIUS P. (1965), *Languages in seventeenth- and early eighteenth-century imaginary voyages*, Genève, Droz (Histoire des idées et critique littéraire ; 60), p. 129-146.
- Corpus représentatif des grammaires et des traditions linguistiques* (Colombat & Lazcano 1998-2000), B. Colombat, E. Lazcano (éd.), Paris, Société d'histoire et d'épistémologie des sciences du langage – Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes (numéros spéciaux de *Histoire, épistémologie, langage*, H.S. n° 2 [1998] et H.S. n° 3 [2000]).
- COURTINE J.-J. (1988), « Les silences de la voix : histoire et structure des glossolalies », in *Les glossolalies*, p. 7-25.
- CYRANO DE BERGERAC S. de (Alcover 2004), *L'autre monde ou les États et empires de la lune, les États et empires du soleil*, M. Alcover (éd.), Paris, Champion.
- DESCARTES R. (Adam & Tannery 1996), *Œuvres*, vol. I : *Correspondance*, avril 1622-février 1638, C. Adam, P. Tannery (éd.), Paris, Vrin.

- DIECKHOFF A. (2002), « L'invention de l'hébreu, langue du quotidien national », in *La politique de Babel: du monolinguisme d'état au plurilinguisme des peuples*, D. Lacorne, T. Judt (éd.), Paris, Karthala, p. 261-276.
- DLI: Albani P., Buonarroti B. (2001), *Dictionnaire des langues imaginaires*, Paris, Les Belles Lettres, 2001 (trad. de P. Albani et B. Buonarroti: *Aga Magéra Difúra. Dizionario delle Lingue Immaginarie*, Bologne, Zanichelli, 1994).
- DUBILLARD R. (1976), *Diablogues et autres inventions à deux voix*, Décines, Barbezat.
- DUCHET M. (1978), « Langue et société chez les Sevarambes de Denis Veiras », in *Modèles et moyens de la réflexion politique au XVIII^e siècle*, t. II, *Utopies et voyages imaginaires* (Actes du colloque international des Lumières organisé par l'Université lilloise des Lettres, Sciences humaines et Arts, 16-19 octobre 1973), Villeneuve-d'Ascq, Publications de l'Université de Lille III, p. 161-175.
- ECO U. (1994), *La recherche de la langue parfaite*, Paris, Seuil (trad. de *La ricerca della lingua perfetta nella cultura europea*, Rome – Bari, Laterza [Economica Laterza], 1993).
- ECO U. (2002), *Baudolino*, Paris, Grasset, 2002 (trad. de *Baudolino*, Milan, Bompiani [Letteratura italiana], 2000).
- FAYE J.-P. (1972), *Les langages totalitaires*, Paris, Hermann.
- FAYE J.-P. (1996), *Le langage meurtrier*, Paris, Hermann.
- FAYE J.-P. (2003), *Introduction aux langages totalitaires: théorie et transformations du récit*, Paris, Hermann (Savoir: cultures).
- GÓMEZ MANGO E. (2009), *Un muet dans la langue*, Paris, Gallimard (Connaissance de l'inconscient).
- GOREA M. (2007), *Job, ses précurseurs et ses épigones ou comment faire du nouveau avec de l'ancien*, Paris, De Boccard (Orient & Méditerranée; 1).
- HADAS-LEBEL M. (1992), *L'hébreu: trois mille ans d'histoire*, Paris, Albin Michel (Présences du judaïsme, Poche).
- HAWES J. (2007), *Pour le meilleur et pour l'Empire*, Paris, L'Olivier (trad. française de *Speak for England*, Londres, J. Cape, 2005).
- HILDEGARDE DE BINGEN (Gorceix 1982), *Le livre des œuvres divines: visions*, B. Gorceix (éd.), Paris, Albin Michel.
- JAKOBSON R. (1969), *Langage enfantin et aphasie*, Paris, Les Éditions de Minuit (Arguments).
- JAKOBSON R. (1986), « Un regard sur "La Vue" de Hölderlin », in *Russie, folie et poésie*, T. Todorov (éd.), Paris, Seuil, p. 171-218.
- JEANDILLOU J.-F. (1997), « Do you speak klingon? Métadiscours et langue artificielle », *Linx*, 36, p. 157-166.

- JOYCE J. (1982), *Finnegans Wake*, Paris, Gallimard (Du monde entier) (trad. de *Finnegans Wake*, Londres, Faber & Faber, 1939).
- KESSLER-MESGUICH (1996), « L'hébreu chez les hébraïsants chrétiens des XVI^e et XVII^e siècles », *HEL*, 18 / 1, p. 87-108.
- KLEMPERER V. (1996), *LTI: La langue du III^e Reich. Carnets d'un philologue*, Paris, Albin Michel, 1996 (trad. de *LTI – Notizbuch eines Philologen*, Berlin – Leipzig, Aufbau Verlag – Reclam Verlag, 1975).
- KNOWLSON J.R. (1963), « The Ideal Languages of Veiras, Foigny and Tyssot de Patot », *JSTOR*, 24 / 2, p. 269-278.
- KÖNIG W.D. (1987), « On some Sociolinguistic Aspects on Language Reform in Turkey », in *Studies on modern Turkish: Proceedings of the 3rd Conference on Turkish Linguistics*, H.E. Boeschoten, L.T. Verhoeven (éd.), Tilburg, Tilburg University Press.
- La Bible. Traduction œcuménique* (2004), édition intégrale TOB, Paris – Villiers-le-Bel, Les Éditions du Cerf – Société biblique française (10^e éd.).
- La linguistique fantastique* (1985), S. Auroux, J.-C. Chevalier, N. Jacques-Chaquin et C. Marchello-Nizia (éd.), Paris, Joseph Clims – Denoël.
- L'ÉPÉE C.-M. de (1774), *Institution des sourds et muets ou Recueil des exercices soutenus par les sourds & muets pendant les années 1771, 1772, 1773 & 1774*, Paris, Butard.
- L'ÉPÉE C.-M. de (1776), *Institution des sourds et muets : par les voies des signes méthodiques, ouvrage qui contient le projet d'une langue universelle par l'entremise des signes naturels assujettis à une méthode*, Paris, Nyon l'Ainé.
- Les glossolalies* (1988), J.-J. Courtine (éd.), *Langages*, 91 (numéro spécial).
- LÉVY-VALENSI J., MIGAULT P., LACAN J. (Lévy-Valensi et al. 1931), « Troubles du langage écrit chez une paranoïaque présentant des éléments délirants du type paranoïde (schizographie) », *Annales médico-psychologiques*, p. 508-522 (texte téléchargeable à l'adresse : <http://www.ecole-lacanienne.net/pastoutlacan30.php>).
- MASSON M. (1986), *Langue et idéologie : les mots étrangers en hébreu moderne*, Paris, CNRS.
- MERSENNE M. (1636), *Harmonie universelle contenant la théorie et la pratique de la musique*, Paris, Cramoisy.
- MICHAUX H. (1948), *Œuvres complètes*, R. Bellour, Y. Tran (éd.), Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade ; 444 ; 475 ; 506), 3 tomes (1998 ; 2001 ; 2004).
- ORWELL G. (1984), 1984, Paris, Gallimard (trad. de *Nineteen Eighty Four*, Londres, Secker & Warburg, 1949).
- PETROSINO S. (2010), *Babel. Architecture, philosophie et langage d'un délire*, Paris, Le Félin (Les Marches du temps) (trad. de *Babele, Architettura, filosofia e linguaggio di un delirio*, Gênes, Il nuovo Melangolo [Opuscula], 2004).

- PIERSSSENS M. (1988), « Écrire en langues : la linguistique d'Artaud », in *Les glossolalies*, p. 111-117.
- PONS É. (1930), « Les langues imaginaires dans le voyage utopique. Un précurseur : Thomas Morus », *Revue de littérature comparée*, 10 / 4, p. 589-607.
- PONS É. (1931), « Les langues imaginaires dans le voyage utopique. Les "jargons" de Panurge dans Rabelais », *Revue de littérature comparée*, 11 / 2, p. 185-218.
- PONS É. (1932), « Les langues imaginaires dans le voyage utopique. Les deux Grammairiens : Vairasse et Foigny », *Revue de littérature comparée*, 12 / 3, p. 500-532.
- PRÉVOST A. (éd.) (1978), *L'Utopie de Thomas More* [fac-similé de l'édition de Bâle (Froben), 1518], *Présentation. Texte original. Appareil critique. Exégèse et notes*, Paris, Mame.
- RABELAIS F. (Joukovsky 1993), *Le Quart Livre*, Paris, Flammarion (GF ; 766).
- RÉTIF DE LA BRETONNE N.-Ed. (1988), *La découverte australe par un homme volant ou Le Dédale français*, Paris, Genève, Slatkine (reproduction photomécanique de l'édition princeps de Restif de la Bretonne N.-Ed., Leipsick – Paris, [s.n.], 1781).
- ROUVILLOIS F. (2000), « Utopie et totalitarisme », in *Utopie : la quête de la société idéale en Occident*, L.T. Sargent, R. Schaer (éd.), Paris, BNF – Fayard, p. 316-321.
- SCHREBER D.P. (1975), *Mémoires d'un névropathe*, Paris, Seuil (trad. de *Denkwürdigkeiten eines Nervenkranken*, Leipzig, Mutze, 1903).
- SORLIN S. (s.d.), « La linguistique-fiction dans la littérature anglaise du XX^e siècle : notes sur Orwell, Burgess, Hoban et Golding », in *Uglossies*. Texte téléchargeable à l'adresse : http://cle.ens-lsh.fr/36772052/0/fiche___pagelibre/&RH=CDL_ANG000000.
- SWIFT J. (Axelrad 1966), *Voyages dans plusieurs pays fort éloignés du monde, en quatre parties par Lemuel Gulliver*, J. Axelrad (éd.), 2^e éd., Paris, Garnier (trad. de J. Swift, *Gulliver's Travels into several remote nations of the world*, Londres, Routledge, 1726).
- SWIGGERS P. (1985), « La langue des Sévarambes », in *La linguistique fantastique*, p. 166-174.
- TARDIEU J. (1978), *Le Professeur Fræppel*, nouvelle édition revue et augmentée de *Un mot pour un autre*, Paris, Gallimard.
- Th. Flournoy (Yaguello & Cifali 1983), *Th. Flournoy : Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, M. Yaguello, M. Cifali (éd.), Paris, Seuil [réédition, avec introduction et commentaire de T. Flournoy, *Des Indes à la planète Mars. Étude sur un cas de somnambulisme avec glossolalie*, Paris, Alcan – Genève, Eggimann, 1900].
- TOB [Traduction œcuménique de la Bible], Paris, Société biblique française – Les Éditions du Cerf, 2004.
- TOLKIEN J.R.R. (2010), *Le Seigneur des Anneaux : l'intégrale*, Paris, Pocket (trad. de *The Lord of the Rings* : 1. *The Fellowship of the Rings* ; 2. *The Two Towers* ; 3. *The Return of the King*, Londres, Allen & Unwin, 1954-1955).

- Uglossies* (2005), F. Sylvos (éd.), *Travaux et Documents*, 23.
- VAIRASSE D'ALLAIS D. (1677-1679), *Histoire des Sévarambes*, Paris, C. Barbin, chez l'auteur, É. Michalet, 5 vol.
- VAIRASSE D'ALLAIS D. (1681), *Grammaire methodique contenant en abrégé les principes de cet art*, Paris, chez l'auteur.
- VAIRASSE D'ALLAIS D. (1683), *A short methodological introduction to the French tongue*, Paris, chez l'auteur.
- VAISSERMANN R. (2006), c. r. de *Uglossies*, in *Fabula*, VII / 5, octobre 2006 (article téléchargeable à l'adresse : www.fabula.org/revue/document1657.php).
- VEIRAS D. (Rosenberg 2001), *Histoire des Sévarambes, peuples qui habitent une Partie du troisième continent communément appelé la terre australe*, A. Rosenberg (éd.), Paris, Champion.
- WAINSTEIN L. (1965), *Viaggio in Drimonia*, Milan, Feltrinelli (I Narratori; 73).
- WALTER M., SCHMOUCHKOVITCH M., BLETON L., GENEST P. (Walter et al. 1999), « Pathologie du langage chez l'adulte », *Encyclopédie médico-chirurgicale. Psychiatrie*, Elsevier, 37-130-C-10, 10 p.
- WEISS A.S. (1988), « La glossolalie et la glossographie dans les délires théologiques », in *Les glossolalies*, p. 105-110.
- WILKINS J. (1668), *An Essay towards a Real Character and a Philosophical Language*, Londres, Gellibrand & Martin.
- WOLFSON L. (1970), *Le schizo et les langues ou La Phonétique chez le psychotique (Esquisses d'un étudiant de langues schizophrénique)*, Paris, Gallimard (Connaissance de l'inconscient).
- YAGUELLO M. (1984), *Les fous du langage. Des langues imaginaires et de leurs inventeurs*, Paris, Seuil.
- YAGUELLO M. (2006), *Les langues imaginaires. Mythes, utopies, fantasmes, chimères et fictions linguistiques*, Paris, Seuil (Couleur des idées).
- ZÜRCHER E.J. (1985), « La théorie du "langage-soleil" et sa place dans la réforme de la langue turque », in *La linguistique fantastique*, p. 83-91.